

NI MAÎTRE NI DISCIPLE

[J.-B. Pontalis](#), [Maurice Olender](#)

Le Seuil | « [Le Genre humain](#) »

2002/1 N° 37 | pages 153 à 172

ISSN 0293-0277

ISBN 9782020541527

DOI 10.3917/lgh.037.0153

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://preprod-shibboleth.cairn.info/revue-le-genre-humain-2002-1-page-153.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

© Le Seuil. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

J.-B. Pontalis

Ni maître ni disciple

Conversation avec
Maurice Olender

Maurice Olender. — D'un livre à l'autre, du *Vocabulaire de la psychanalyse* (avec Jean Laplanche, en 1967) au « Vocabulaire privé » que propose *Fenêtres* (2000), chaque lecteur peut reconnaître l'importance de certains thèmes : le rapport à l'écriture, à la littérature, y est constant, ainsi que l'importance accordée à la mémoire, à l'oubli, à la transmission. A propos de la psychanalyse, on devine une distance à l'égard de la « tyrannie du concept », une interrogation sur le « cadre » théorique, de la fermeté quand il s'agit de penser les liens souvent confus entre « maître et disciple », notamment en pays lacanien.

Si tu veux bien, et sans doute parce que « les choses de la langue » m'ont souvent retenu, j'aimerais d'abord privilégier ce qui touche à la langue, à la parole commune, à la voix singulière.

J.-B. Pontalis. – Sans doute le lecteur que tu es peut-il dégager des thématiques, la récurrence de tel ou tel thème. Mais l'auteur que je suis en est incapable. Heureusement incapable. Jamais je ne me suis dit, aussi bien pour mes livres dits psychanalytiques que pour mes livres dits littéraires, « Je vais m'intéresser à l'image et au visuel » quand j'ai écrit *Perdre de vue* ou « Je vais traiter de la question de la disparition » quand j'ai écrit *Un homme disparaît* ou *L'Enfant des limbes*. Non, ce n'est pas ainsi que les choses se passent pour moi. Un exemple : quand il y a plus de vingt ans, j'ai parlé de la douleur – c'est un sujet à la mode aujourd'hui mais qui ne l'était guère à l'époque –, je crois bien que la circonstance déclenchante a été la rencontre avec le titre d'une nouvelle de Le Clézio *Le jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur*. Non pas *la* mais *sa*. Ce possessif m'a aussitôt arrêté. Que possède-t-on donc avec *sa* douleur, ce corps étranger qui vous occupe comme un intrus, vous dépos-

sède en un sens et qui pourtant, si l'on pense au grand mélancolique, à la fois vous nourrit et vous mine ?

Tu vois, c'est souvent d'une phrase lue ou entendue ou d'une image venue d'un rêve ou encore tout simplement d'un mot que je pars.

Alors la langue, les mots, la voix. Que te dire ? D'abord, quand j'invoque la langue, je ne pense pas à l'objet-langue, celui qu'analyse ou met en pièces la linguistique. Je pense à la langue commune, partagée, à la langue courante. Tiens, cet adjectif-là : « courante » me plaît bien car il indique le mouvement, un mouvement sans fin. Dans *Fenêtres* je cite cette formule de Louis-René des Forêts : « le courant de la langue ». Un courant ; celui d'un fleuve, d'un ruisseau ou... d'un torrent.

Et les mots, si je les aime, s'ils m'attirent comme des aimants – mais il y en a qui me révulsent comme « gérer » –, c'est qu'ils ont toujours plus d'un sens. Jamais, au grand jamais, ne leur conférer un seul sens ! Ne jamais les immobiliser. D'autant moins qu'ils ont une fâcheuse tendance, avec l'usage, avec l'usure, à se dévaluer comme la monnaie, à se dégrader comme tous les outils, comme tous les êtres vivants. Car les mots, ce ne sont pas seulement des porteurs de significations, ce sont des vivants. Ça se goûte, ça se palpe, ça fait rêver. J'ai longtemps rêvé sur le mot « limbes ».

M. O. — Avant de rêver sur ce mot-là et sur bien d'autres, tu t'es quand même attelé pendant des années avec Jean Laplanche à édifier un *Vocabulaire de la psychanalyse*. Votre propos était de définir les différents éléments qui composent l'appareil conceptuel freudien.

J.-B. P. — Oui, mais les définitions nous importaient moins que le commentaire qui consistait à montrer à partir de quoi les concepts avaient été forgés, comment ils avaient évolué, comment parfois ils se combinaient mal entre eux.

M. O. — Soit. Il n'empêche qu'à l'époque tu n'aurais pas parlé comme tu le fais aujourd'hui d'une « tyrannie du concept », tu ne manifestais pas non plus la méfiance qui semble bien être devenue la tienne envers « la théorie » dont tu parais toujours craindre qu'elle n'érige sinon un système du moins une « clôture ». Alors que, toi, tu nous invites à ouvrir les fenêtres !

J.-B. P. — Je ne nie pas l'utilité des concepts, je reconnais la nécessité de l'élaboration théorique. D'ailleurs, que nous le voulions ou

non, nous « théorisons » sans cesse et cela depuis l'enfance, pour preuve les théories sexuelles infantiles. Non, ce que je redoute, c'est l'accrochage à sa théorie, comme des bébés qui s'accrochent à leur mère... Alors on ne cherche qu'à la confirmer au lieu de s'exposer à ce qui la met en défaut. Je pense là à un article de Freud, « Un cas de paranoïa qui contredit la théorie psychanalytique de cette affection ». Qui *contredit*. Sartre m'a appris cela : toujours penser contre soi-même.

Quant aux concepts, bien sûr il en faut, en psychanalyse comme ailleurs. Autrement, nous resterions à jamais dans le flou, dans l'indifférencié. La pulsion, c'est un concept, un concept-limite. Et l'inconscient lui-même, insaisissable, inconnaissable en soi, c'est un concept. Ce dont je me moque – il y a quelques pages ouvertement polémiques dans *Fenêtres* –, c'est de cette propension que je constate chez beaucoup de mes collègues à fabriquer *leur* concept, à y attacher leur nom.

Un concept, c'est ce qui prend, ce qui saisit. Eh bien, vient un temps où il importe de se déprendre des concepts. Se déprendre. L'analyse ne vise à rien d'autre : se déprendre de l'image de soi, de la théorie que l'on a de soi et, en fin de parcours, du transfert.

M. O. — Au fond, ce à quoi tu t'opposes, c'est à la volonté de maîtrise dont le recours aux concepts voire à la théorie serait une modalité, alors que l'analyse serait un exercice de non-maîtrise, d'une parole en mouvement. A la limite, un laisser-aller... avec rigueur.

J.-B. P. — Exactement. En quoi consiste la grande invention de Freud que désigne mal la règle, dite fondamentale, de « libre association » ? A quoi invite-t-elle chacun de nous ? A laisser venir ses pensées les plus inconvenantes, ses images les plus saugrenues, à les *dire*, bref à délier le langage de ses fonctions habituelles d'information, de communication et même d'expression. La parole en analyse est errante, elle s'avance sans avoir où elle va – il en est de même dans le rêve –, peut-être emprunte-t-elle des chemins qui ne mènent nulle part, peut-être va-t-elle à son insu atteindre un lieu aussi inattendu que lumineux, ce que je nomme une clairière.

Tu vois comme nous sommes loin alors de toute maîtrise, de toute production de concepts, de toute théorie bien ficelée qui s'enchant de sa cohérence. D'ailleurs, soit dit en passant, la théorie chez Freud n'est jamais close, elle est toujours en mouvement, toujours prête à s'affranchir du déjà connu. Un des textes les plus exemplaires à cet

égard est *Au-delà du principe de plaisir*. A lire et à relire. Moins peut-être pour son contenu que pour sa démarche. Souviens-toi : qu'est-ce que Freud nous dit là, qu'est-ce qu'il se dit ? « J'ai tous les instruments en main pour rendre compte de la répétition des événements douloureux, des effets des traumatismes, du transfert. Ma conception du rêve comme accomplissement du désir tient bon. Oui et pourtant il y a quelque chose qui cloche, il y a une butée inexplicable. » Et alors que fait-il ? Il cherche l'inconnu dans le déjà connu. Quelle leçon pour tout chercheur !

M. O. — Dans *Fenêtres*, tu consacres quelques pages à ce que les psychanalystes nomment le cadre. Tu y vois une condition nécessaire mais non suffisante, tu mets en garde les analystes qui ont pour principal souci de « maintenir le cadre ». J'ai le sentiment que jusqu'ici nous n'avons fait que parler de cadre : cadre théorique, cadre conceptuel, risque de rigidité, etc., et que, toi, tu veux mobiliser le cadre.

J.-B. P. — Encore une fois, le cadre est nécessaire mais sous réserve qu'il n'empêche pas le processus de s'effectuer. Le processus ou plutôt ce que je préfère appeler la *traversée*.

Je prends une comparaison qui n'eût pas déplu à Freud à qui il arrivait de comparer l'analyse avec l'acte chirurgical et ses règles d'asepsie. Le premier geste du chirurgien est de délimiter son champ opératoire. Eh bien, à sa manière, l'analyste procède de même : son champ opératoire, c'est la réalité psychique et rien d'autre ; sur la réalité dite extérieure, il n'a aucune prise, il n'intervient pas directement sur elle tout en ayant l'espoir que les modifications internes une fois obtenues, qu'une fois l'« organe psychique » convenablement opéré, son patient sera à même de transformer sa façon de vivre, sera dégagé de ce qui l'entravait, le rendait prisonnier de lui-même.

Alors, pourquoi ai-je eu recours à l'image de la fenêtre ? D'abord parce que j'aime les fenêtres et que l'idée d'être en permanence, comme le malheureux *Bartleby* de Melville, face à un mur aveugle, me fait horreur. Ensuite parce que, justement, la fenêtre nous offre à la fois un cadre et une ouverture. Par ma fenêtre je vois ou j'entrevois quoi ? La rue, une cour, un arbre, des toits, le ciel et même l'invisible. Par cette fenêtre-ci, j'ai un certain point de vue ; si je me déplace vers une autre, j'ai un point de vue différent. L'analyse, c'est cela : changer de point de vue sur soi, sur les autres, sur le monde.

Cette vague et douce tristesse qui ne me quitte pas, tiens, qui ne me *quitte* pas, si c'était le rêve d'une mère qui me tiendrait toujours compagnie au lieu de désirer vaguement autre chose ? Si je trouvais quelque plaisir dans mes plaintes, dans mes symptômes ? Si je préférerais accuser mon patron de se conduire comme un tyran plutôt que de reconnaître ma servitude volontaire ? Nous tenons si fermement à notre point de vue que nous le prenons pour la réalité objective. Si nous parvenons à ouvrir plus d'une fenêtre, c'est aussi notre propre chambre intérieure qui va s'ouvrir, s'aérer au lieu de sentir le renfermé. J'aimerais rester toujours ouvert à l'inattendu.

M. O. — Tu différencies deux dispositifs : celui du face-à-face et celui, canonique, du divan-fauteuil. En te lisant, on peut même avoir l'impression qu'à l'encontre de l'opinion courante tu privilégies le premier.

J.-B. P. — Non. Ce que je récusé, c'est une hiérarchie entre les deux. Exemple de propos usuels : « Vous n'êtes qu'en psychothérapie. » Entendre : « Ça peut vous aider, vous soutenir dans une période difficile, à la rigueur réparer quelques déchirures. » Sous-entendre : « Une psychanalyse, ça va autrement plus loin, plus profond. » Tout juste si on n'ajoute pas : « Ça n'est pas destiné à vous faire aller mieux. »

Bon, il y a du vrai là-dedans mais n'exagérons rien. D'abord je tiens la psychanalyse pour une forme de psychothérapie et Freud ne me désavouerait pas sur ce point. La névrose est une maladie – on l'appelait encore du temps de Freud « maladie nerveuse » et Freud parle de ses malades, non comme on le fait aujourd'hui de ses analysants. Ensuite le fait d'être allongé sur le divan ne garantit en rien qu'il y aura analyse, surtout si l'analyste reste muet comme une carpe pendant des années. En revanche, si j'en crois ma propre expérience, limitée bien sûr, il arrive que le face-à-face suscite des remaniements d'une grande ampleur.

Pas de hiérarchie donc mais des différences, oui. Je ne veux pas entrer dans le débat technique des indications – qu'est-ce qui fait opter pour tel ou tel dispositif ? –, mais seulement faire ressortir en quoi consiste à mes yeux la différence essentielle. Dans les deux cas se rencontre le transfert, qui est à la fois obstacle, puisqu'il peut bloquer le jeu associatif et le travail de la mémoire, et ressort de la cure car, en l'absence de ce lien puissant et actuel, l'analyse ne serait guère plus qu'une longue introspection. Je pense aussi, contrairement à une opinion reçue, que ce transfert peut s'analyser et se dissoudre dans le cadre du face-à-face. Alors, où situer la différence ?

Dans le face-à-face, qu'il y ait ou non échange de regards, quelqu'un s'adresse à quelqu'un. Je n'oublie pas un instant que M. X ou Mme Y dont je connais l'histoire de vie me parle à moi. Et même si je ne leur livre explicitement rien de moi, ils me connaissent à leur façon, ils n'ont pas de peine à percevoir mes limites, à deviner mes goûts. Une relation entre personnes se noue et même un réel attachement réciproque. Quand viendra le moment de nous séparer, quelqu'un, je le répète, quittera quelqu'un.

Le dispositif divan-fauteuil, disons plutôt allongé, comme pour rêver, assis, comme pour veiller, engage non seulement cette autre modalité de parole que nous avons déjà évoquée mais favorise le surgissement d'un transfert spécifique, tel qu'il n'en existe nulle part ailleurs, c'est-à-dire radicalement différent de celui que nous pouvons effectuer sur un maître, un prêtre ou un moniteur de ski... Le transfert analytique, même s'il s'adresse à la personne de l'analyste, a selon les moments, et parfois au cours d'une même séance, toute sorte de destinataires et chacun de ces destinataires – le père, la mère, Dieu – a plus d'un visage. En ce sens il s'adresse à une non-personne, à Outis, quand Ulysse prend ce nom. La question qui se pose sans cesse à l'analyste est la suivante : qui parle à qui ? ou à quoi ? car l'analyste peut être réduit à un objet partiel, sein, pénis, œil, ou, pire, traité comme un dépotoir, une poubelle.

M. O. — Alors que certains livres de psychanalyse font souvent penser à des écrits dogmatiques, en te lisant, on songe plutôt à la formulation d'une esthétique – à la fois d'une démarche, d'une manière d'être et de voir les choses. D'une pratique poétique aussi, peut-être. Dans *Fenêtres*, évoquant Mallarmé, tu écris : « Rêve, poésie, analyse : sciences exactes. »

J.-B. P. — Mais oui ! Quelle sottise que cette représentation de la poésie comme lieu du vague ! Le poète peut bien contempler les « merveilleux nuages » mais, dès l'instant où il les invoque dans son poème, il dit adieu au flou, il est épris d'exactitude, qu'il rime ou non, qu'il ponctue ou non, qu'il se soumette ou non à la forme fixe du sonnet. Même les vers dits libres ne sont pas si libres qu'ils en ont l'air, pas plus que la « libre association » dont nous parlions tout à l'heure.

Et le rêve ? Souvent vague dans le récit qui en est fait, comme en témoignent les mots auxquels on a alors recours. « C'était une espèce de... C'était un jardin mais en même temps un grenier... C'était Française sans être elle... » Mais le rêve rêvé, lui, est d'une précision

extrême, les images, l'acuité perceptive atteignent là une intensité, une précision, j'y insiste, que nous ne connaissons pas à l'état de veille.

Et l'analyste ? Crois-tu qu'il n'est pas animé par le souci de l'exactitude ? C'est pourquoi j'admets mal que tant de psychanalystes négligent à ce point dans leurs livres la formulation précise, le mot juste, et s'en remettent à une langue de bois qui ne parle à personne. Et pourtant, du moins je l'espère, le mot juste, ils tentent bien de le trouver dans leurs interprétations, et le mot vif, celui qui dit quelque chose à l'insu de celui qui le prononce, ils savent le relever, le détacher du flux de la parole.

Alors la psychanalyse, science exacte ? Pourquoi pas ? Non que je veuille que, pour se faire admettre parmi les sciences, pour obtenir son brevet de « scientificité », elle doive obéir aux critères d'usage : administration de la preuve, etc., ou à ceux qu'assigne Popper. Que la psychanalyse soit reconnue ou non comme une science est le cadet de mes soucis ! Je refuse en tout cas qu'elle soit traitée comme une science « molle ». Et je maintiens qu'à l'instar de la poésie et du rêve elle est une science exacte !

M. O. — Quand je t'écoute, j'ai l'impression que tu cherches à conjurer l'intelligible et le sensible, que tu es en quête d'une intelligence sensible qui serait aussi une intelligence du sensible, une science résultant d'une rigueur poétique. D'ailleurs, tu cites souvent des écrivains et des poètes (tu me diras que Freud ne s'en est jamais privé). Tu fais ainsi allusion à « l'arrière-pays », qui est le titre d'un livre d'Yves Bonnefoy.

J.-B. P. — J'aime emprunter, voler des mots aux écrivains, c'est vrai. « L'arrière-pays », je l'ai volé à Bonnefoy sans même le citer mais en mettant quand même l'expression entre guillemets pour deux raisons. D'abord parce que je ne voulais pas le référer à un auteur comme si nous devions lui en réserver l'usage exclusif. Ensuite, mais c'est au fond le même motif, parce que l'arrière-pays n'est pas délimité. L'arrière-pays de Nice, où commence-t-il ? où finit-il ? Il y a dans ces mots quelque chose d'extraordinairement évocateur, à la différence du concept qui, lui, délimite, circonscrit son champ d'application. L'arrière-pays : sans frontières, nous ne sommes plus en pays de connaissance. Encore l'ouverture, l'ouverture sur l'inconnu, qui invite à aller hors de soi.

M. O. — Parmi les mots que tu affectionnes particulièrement et qu'on retrouve dans certains titres de tes livres, il y a, évoquant la

transmission et le passage, le mot « entre » : *Entre le rêve et la douleur* notamment. Plus généralement le thème de l'« entre » est présent ici et là. *L'Enfant des limbes* est entièrement consacré à cet espace « entre », *Un homme disparaît* chemine entre la disparition et l'apparition.

J.-B. P. — Je ne suis pas un spécialiste du territoire de l'« entre ». Je n'ai jamais eu l'intention délibérée de l'explorer dans toutes ses dimensions. Cela dit, je te l'accorde, ce qui relève de ce que Freud dans une lettre à Fliess appelait le « royaume intermédiaire » (le *Zwischenreich*) m'a toujours attiré. Sans doute parce que les distinctions bien tranchées, les « couples d'opposés », type activité-passivité, masculinité-féminité, bon-mauvais, dehors-dedans, sommeil-veille, vie-mort, me paraissent méconnaître les passages. Les passages ! Comme je les ai aimés dans ma jeunesse, à la suite des surréalistes et de Walter Benjamin, les passages parisiens entre les boulevards... Winnicott est aussi pour beaucoup, avec l'accent qu'il a su porter sur l'espace transitionnel, dans ma réflexion sur l'intermédiaire, sans oublier que c'est autour de Winnicott que s'est constitué en Angleterre, le *middle group* entre les annafreudiens et les kleinien qui bataillaient féroce-ment. Et puis, qu'est-ce qu'une analyse sinon ce qui s'échange entre deux consciences, surtout entre deux inconscients, au point qu'il est impossible de déterminer ce qui revient à l'un ou à l'autre ?

M. O. — Et les limbes ?

J.-B. P. — Là encore, rien de délibéré. Au départ j'avais plutôt l'intention d'entreprendre une recherche sur les limbes en allant voir ce qu'en avaient dit les théologiens. Qu'était-ce donc que ce lieu qui n'était pas tout à fait l'Enfer des maudits et loin d'être le Paradis des élus ? Pas non plus le Purgatoire ou le pécheur purge sa peine pendant un temps limité. Très vite j'ai été comme aimanté par le limbe des enfants ou séjournent pour toujours sans doute – dans « un petit enfer plus doux », dit Michelet – les enfants morts avant d'avoir été lavés du péché originel par le baptême. Malheureux enfants délaissés, sans nom et sans sépulture. Ce n'est que très tardivement, quand j'ai terminé le livre, tu auras peut-être du mal à me croire, que j'ai compris que mon intérêt pour les limbes des enfants trouvait sa source dans un événement très secret de ma vie personnelle. Cela pour dire qu'on ignore ce qui vous fait écrire. Les analystes ne se prient pas d'analyser les écrivains, de chercher dans leur enfance et leurs fantasmes les sources de leur œuvre, mais apparemment ils

nous font croire qu'en ce qui les concerne, eux, leurs idées sont le produit de leur seule intelligence. D'où viennent nos pensées ? d'où viennent nos théories ? quel trajet ont-elles parcouru ? J'aimerais que mes livres, qui ne sont pas de l'ordre de l'aveu ou de la confiance mais de l'intime, laissent au moins entrevoir ce trajet-là.

M. O. — Un mot encore sur l'entre-deux lieux, l'univers des passages et les limbes, mais pour t'interroger à propos de la séparation, du deuil. On lit, dans *Fenêtres* : « L'épreuve du deuil, de la perte, de la séparation d'avec soi est ce qui nous délivre de la reproduction à l'identique. » Formulée abruptement, ma question serait : le deuil peut-il délivrer de la répétition malheureuse ? peut-il y avoir un deuil heureux ?

J.-B. P. — Je serais moins abrupt. Je ne dirais pas qu'un deuil, la perte d'un être à qui l'on tient par-dessus tout, puisse être heureux. Mais si tu étends la notion de deuil jusqu'à y englober toutes nos séparations, toutes nos pertes, alors il y a bien dans ces pertes, sinon promesse de bonheur, du moins possibilité de renouveau. L'acquisition du langage est assurément un gain mais gagné sur une perte. Du temps où je m'intéressais à la linguistique, j'avais été frappé par ceci : que le petit enfant émet toute sorte de sons qui le rendent apte à parler toutes les langues de la terre et voici que de tous ces sons ne vont être retenus que les phonèmes éléments de base de la langue parlée par son entourage. Première perte immense pour un gain qui ne l'est pas moins. *L'infans*, le non-parlant, est plus riche en possibilités que celui qui manie une langue. Je ne dirai pas, comme Barthes l'a imprudemment avancé, que la langue est « fasciste », mais il est vrai qu'elle opère une première castration, si l'on veut, en nous séparant d'une infinité de possibles.

Plus profondément, on peut soutenir que le langage est toujours endeuillé, en deuil de la « chose même » qu'il ne rejoint jamais.

A propos de deuil heureux, pensons aussi à l'expérience du traducteur. Il peut être infiniment triste, allant se répétant : « Ce n'est pas ça, ce n'est pas exactement ça, je trahis l'original, je le falsifie, je le mutile. » Et, à d'autres moments, vient la trouvaille, qui fait mieux que restituer, qui donne leur plein sens, toute leur force à la phrase, au mot à traduire, comme s'ils étaient en attente de traduction.

Van Gogh dans une de ses lettres parle de « mélancolie active ». Je trouve cette expression superbe... et encourageante. La mélancolie, c'est être avec le mort dans son tombeau, en le faisant sien, en se confondant avec l'objet perdu ; en croyant l'incorporer on se laisse en fait manger par lui ; de là une culpabilité irrémédiable, la déva-

luation de soi, voire le délire de la déchéance, de la ruine. Une mélancolie active, ce serait la capacité de transformer cette perte, sans la nier, en création.

M. O. — Dans *Fenêtres*, comme dans *En marge des jours*, ce livre délibérément fragmenté, tu insistes sur le fait que l'analyse ne se prête pas à la narration ni au romanesque. Or tu as écrit des récits, des romans.

J.-B. P. — Mes récits ne sont pas des récits d'analyses. Ils sont sans doute inspirés pour une part – comment pourrait-il en être autrement ? – par mon expérience de l'analyse, comme patient et comme analyste. Mais ils ne prétendent pas rendre compte de ce qu'est effectivement une analyse, ce qui me paraît d'ailleurs impossible à transmettre par l'écrit.

J'ai quand même évolué, comme poussé par le désir de rapprocher analyse et littérature. Mon premier récit, *Loin*, était plutôt classique : une histoire linéaire, des personnages bien identifiés, un dénouement, mais déjà de l'« entre », puisque l'histoire était celle d'un jeune homme se débattant, plutôt mal, entre deux femmes. Mon autobiographie, *L'Amour des commencements*, était partielle, lacunaire, quelque peu « associative » mais encore assez classique dans sa forme. Puis sont venus des récits moins maîtrisés, plus fragmentés, entrepris surtout sans avoir la moindre idée de là où ils me conduiraient. Mais enfin, qu'on le veuille ou non, un livre exige d'être composé, d'acquiescer à une certaine forme, de suivre un certain rythme. Il ne peut pas être fichu n'importe comment. Il y a là une contrainte qu'on peut qualifier d'esthétique.

Un mot encore : plus ça va, moins je me soucie de savoir de quel « genre », littéraire ou psychanalytique, relève ce que j'écris. Que *Fenêtres*, où il est question tout au long d'analyse, ait été publié dans une collection qui accueille des textes littéraires m'a fait très, très plaisir.

M. O. — Ne pas être assigné à un genre, ne pas être assigné à résidence. N'est-ce pas un choix analogue qui a guidé ta vie professionnelle ? Tu es à la fois psychanalyste, écrivain et éditeur chez Gallimard. Comment tout cela fait-il *un* Pontalis ?

J.-B. P. — Nous avons tous une identité multiple. Nous ne sommes heureusement pas tout à fait le même avec notre femme, nos enfants, nos amis, nos collègues. Mais identité multiple n'est pas identité

éclatée en mille morceaux. Ma vie n'est pas découpée en tranches. Et puis les trois activités ont un dénominateur commun : le langage. Pour être franc, peut-être aussi n'ai-je fait que suivre le conseil de ma grand-mère : « Ne jamais mettre tous ses œufs dans le même panier. » Si je me lasse d'une de ces activités, je pourrai toujours me vouer à une autre, je ne serai pas *vacant*, je ne m'écrierai pas comme ce personnage de Godard : « Je sais pas quoi faire, j'ai rien à faire, qu'est-ce que je peux faire ? » La phobie du vide sans doute.

M. O. — Dans tes livres, *L'Amour des commencements* mais *Fenêtres* aussi, la pensée est « tout animée par une voix », elle a un corps. En te lisant, j'ai même pu avoir le sentiment que c'est le corps, plutôt que la mémoire, qui « nous assure une certaine continuité ». A ce propos, tu t'interroges : « Que retient le sac troué de la mémoire ? »

J.-B. P. — Toute mémoire est effectivement sélective et pas seulement du fait de la censure. D'ailleurs que serait une mémoire qui stockerait tout comme un ordinateur ? Ce serait une mémoire morte. Pour qu'elle reste vive, l'oubli est nécessaire.

Le corps comme garant de la continuité ? Quel corps ? Le corps anatomique, physiologique, celui qu'examine, soigne, répare le médecin ? Il est hors du champ de la psychanalyse. Le corps érogène ? L'analyse n'a affaire à lui qu'en différé, à travers les fantasmes qui le mettent en scène et quand l'excitation se manifeste. L'image de notre corps que nous renvoient le miroir ou le regard des autres ? En analyse, on ne se regarde pas et l'analyste, quoi qu'on ait pu dire, n'est pas un miroir.

A peine ai-je dit que le corps est le grand absent de l'analyse que me vient à l'esprit l'injonction que je reprends à mon compte : « Que le verbe se fasse chair ! »

M. O. — Oui, tu as même écrit : « Que le verbe se fasse chair est décidément la seule chose qui m'intéresse. Le mystère de l'incarnation n'est pas à mes yeux une affaire de religion mais d'esthétique. »

J.-B. P. — Pas seulement d'esthétique. Dans le transfert, l'exigence de l'incarnation est à l'œuvre. L'analyste incarne ou réincarne les figures du passé. Les mots prennent chair. Ils ne sont pas *flatus vocis*. Ils prennent corps et vous prennent au corps. Je pourrais aussi évoquer ces patients agressifs, cruels, qui s'acharnent contre leur analyste. Il y a chair dans l'acharnement. Je dois être plus chrétien que je ne le crois.

M. O. — Ces affaires de filiation, de transmission et d'héritage culturels se retrouvent dans les premiers mots du chapitre « Incarnation » de tes *Fenêtres* : « La lettre ou la chair ? Tradition juive ou héritage chrétien ? » C'est précisément là un des passages du livre où apparaît le nom de Lacan. Alors une question irrésistible pour qui connaît un peu ton parcours : qu'est-ce qui t'a éloigné de Lacan ?

J.-B. P. — Réponse immédiate : le lacanisme, la lacanie avec sa langue, son église, les formules qui ont été avancées par Lacan afin de provoquer la pensée et qui sont désormais répétées par des perroquets, par exemple : « La femme n'existe pas », « Il n'y a pas de rapport sexuel », le Désir mis à toutes les sauces ; l'arrogance du savoir ; la prétention d'avoir trouvé la clé de la psychose avec la formule « Forclusion du Nom-du-Père ». Et la pratique dévoyée : sous prétexte de scansion, accorder cinq minutes à ses « analysants ». Tout cela me paraît indigne, indigne de la psychanalyse et, dans une certaine mesure, du Lacan que j'ai connu.

Mais, même de ce Lacan-là, je ne me suis jamais senti le disciple, encore moins le propagandiste. J'ai suivi ses séminaires pendant près de dix ans, j'en ai même transcrit certains. Avec une centaine d'autres, nous ne formions pas une foule à l'époque, j'étais captivé, sans en être captif, par la parole de Lacan, cette parole en suspens, souvent très énigmatique mais toujours celle d'un extraordinaire éveillé. La transmission s'opérait là, par l'oral. Les *Écrits* sont venus plus tard.

Cela dit, je crois que très vite je n'ai pas fait mienne la fameuse formule : « L'inconscient est structuré comme un langage. » Certes, le *comme* marquait bien que l'inconscient n'était pas un langage. Néanmoins, le langage faisait figure de modèle, c'était le temps où la linguistique était considérée comme la « science pilote » et où on ne jurait que par les « signifiants ». Or, plus je me suis engagé dans la pratique – *faire l'expérience de...*, ça compte, il n'y a même que ça qui compte et suscite la pensée –, plus j'ai compris que le langage était le dépositaire, le transformateur de ce qui ne lui appartient pas. Langage endeuillé, te disais-je, en deuil du temps mythique de l'*infans*.

J'ai essayé d'élaborer cela entre autres dans un de mes textes, « Ça, en lettres capitales » (il figure dans *Ce temps qui ne passe pas*). ÇA, je ne dis pas le « ça », n'est pas assimilable à l'inconscient, lisible, intelligible, déchiffrable. Il est aussi exigeant qu'inorganisé. Pas de structure dans ça. C'est même l'antistrukture.

M. O. — Tu viens de dire à propos de Lacan que, tout en ayant été captivé par sa parole, tu n'en avais pas été captif et que tu ne t'étais jamais reconnu comme un de ses disciples. S'agit-il d'un trait qui te serait personnel ou bien penses-tu qu'il y a incompatibilité entre la pratique analytique et ce qu'on peut appeler le « couple » maître-disciple ?

J.-B. P. — Ce qui émerge dans une analyse est bien le produit d'un couple, mais c'est celui que constituent pour un temps l'analyste et le patient. Or Lacan occupait – et il occupe encore pour certains – la place du maître et il désignait volontiers ses analysants comme étant ses élèves. Il les incitait à assister à son séminaire, parfois même il l'exigeait ! Fort silencieux dans ses cures, durant l'heure du séminaire sa parole était souveraine. Quelle pernicieuse confusion dans toute cette affaire ! Entre l'analyste et le maître, entre le patient et le disciple.

Plus généralement, le mot « Maître » ne fait pas partie de mon vocabulaire. « Cher Maître » m'évoque Anatole France plutôt que Mallarmé. Je préfère le mot et la fonction de professeur. Pourquoi ? parce qu'un grand professeur – il y en a encore quelques-uns, comme celui à qui ce volume du *Genre humain* est dédié –, c'est quelqu'un qui transmet son savoir, qui le transmet avec générosité, sans réserve, et qui ne cherche pas à imposer sa pensée. Il nous dit : « Voilà ce que je sais ou que je crois savoir, maintenant à vous de jouer, à vous de penser librement et, si vous découvrez et m'apprenez les choses que je n'ai pas su voir, tant mieux. » Je pense également à Vernant, à Starobinski, à Canguilhem. Ils ne prétendent pas être des maîtres à penser, ils nous aident à penser, ce qui est bien différent, ils n'exercent aucune emprise. Ils communiquent le savoir qu'ils ont acquis par leur travail et leur intelligence. Ils transmettent aussi de l'incertitude.

M. O. — Sartre, dont tu as été l'élève, n'était-il pas un maître à penser ?

J.-B. P. — Tu veux rire. Pour le taquiner il m'arrivait de l'appeler « mon vieux maître ». Mais il m'engageait, comme il engageait tous ceux qui furent ses élèves, à me détacher de sa pensée et Dieu sait pourtant qu'elle était forte et même tranchante. L'ennui est que, même si l'on ne veut en aucun cas fabriquer de disciples, il se trouvera toujours des individus pour fabriquer des maîtres ! On tire sûrement quelque bénéfice à s'en remettre à la pensée d'un autre. La

servitude volontaire, l'aspiration à la soumission vont bien au-delà du champ politique.

M. O. — Je reviens au psychanalyste, du moins à l'image qu'on a très généralement de lui : il peut apparaître comme le dépositaire de ce qui nous échappe. Certains ont pu avoir le sentiment qu'il fait sa spécialité de ce que les hommes ordinaires ne maîtrisent pas, au point qu'on a pu avancer : « En Orient, il y a des maîtres, en Occident il y a des psychanalystes. »

J.-B. P. — Raison de plus pour ne pas se laisser enfermer dans ce rôle-là. Que l'analyste soit assimilé au « sujet supposé savoir » n'implique pas qu'il se prenne, lui, pour le sujet sachant ce que l'autre ignore. Le « sujet supposé savoir », c'est d'abord, pour l'enfant curieux, pour l'enfant chercheur, l'adulte détenteur, entre autres, du savoir sexuel : d'où ça vient, les enfants ? qu'est-ce qu'ils fabriquent, les parents ? où j'étais, moi, avant ? Aujourd'hui, l'école répond à ces questions, elle donne des informations « scientifiques », objectives. Terminées la fable de la cigogne et même la version botanique de « la petite graine ». Crois-tu pour autant que cela empêche l'enfant de forger ses théories sexuelles sur la conception, sur l'enfantement, théories que Freud a pu qualifier de « géniales » – ce qu'on ne saurait dire de la sexologie. Où est le savant dans l'histoire ? où est l'ignorant ? Eh bien, c'est un peu la même chose qui se passe dans une analyse : le patient vient prendre en défaut, déconcerter le savoir de l'analyste. Le disciple n'est pas toujours celui que l'on croit !

M. O. — Si tu récusés, au moins en ce qui concerne la psychanalyse, la pertinence d'une relation maître-disciple, et que tu n'identifies pas non plus l'analyste à un professeur, comment peut-il y avoir transmission d'une génération à l'autre ? Comment peut-elle s'opérer ?

J.-B. P. — On ne naît pas analyste, on le devient. On ne forme pas un analyste comme on forme un ingénieur. On n'apprend pas l'analyse sur les bancs de la Faculté. Et pourtant l'analyse, c'est un fait, se transmet de génération en génération depuis un siècle et elle tient bon. Alors, en effet : comment se transmet-elle ?

Sur un point au moins, il existe une convergence de vues entre les différents courants qui divisent la psychanalyse. Quelles que soient les divergences théoriques, chacun s'accorde pour reconnaître que

le premier temps du « devenir analyste » est l'analyse personnelle. Pourquoi ? Parce que seule cette expérience-là permet de faire l'épreuve de l'inconscient *in vivo*. Et cette épreuve est irremplaçable. Tu auras beau avoir lu et relu tout Freud, scruté, non sans peine, les *Écrits* de Lacan, ne rien ignorer de l'histoire tumultueuse de la psychanalyse, tant que tu n'auras pas affronté ton propre « intime étranger », autrement dit ce à quoi tu es assujetti, si lucide que tu te croies, eh bien, tu n'auras pas la moindre idée de ce qu'est effectivement l'analyse.

Second temps : les supervisions. Elles consistent pour l'analyste débutant à parler, semaine après semaine, à un tiers, à savoir un analyste qui a pas mal d'années de pratique derrière lui, d'une de ses cures. Du seul fait de la place qu'il occupe, le superviseur, qui n'est en l'occurrence ni un professeur ni un conseiller, est à même de percevoir ce qui se passe, *what is going on*, disent les Anglais, entre l'analyste et son patient, ce que l'un transfère sur l'autre – car le transfert opère dans les deux sens. On peut espérer qu'au bout du compte l'analyste devienne son propre superviseur, soit capable de se dégager de ce qui risque toujours d'être une relation duelle. De s'en dégager tout en étant totalement engagé dans la cure. Être à la fois à distance et présent. Tâche assurément difficile.

Bien sûr, un enseignement – participation à des groupes de travail, lecture et commentaires de textes, etc. – accompagne le parcours. Mais cet enseignement, je le répète, n'acquiert quelque portée que s'il prend appui sur l'expérience.

M. O. — Mais ce que tu évoques là, c'est une forme limitée de la transmission, limitée à l'analyse personnelle, à la supervision. Pour qu'il y ait transmission d'une génération à l'autre, il faut bien qu'il y ait recours à une forme plus large de communication, orale, par des exposés, ou écrite, à travers des articles ou des livres.

J.-B. P. — Oui, et les analystes ne se privent ni de l'une ni de l'autre, peut-être même ne s'en privent-ils pas assez. Congrès, conférences, publications se multiplient, c'est fou ce que ces tenants du silence aiment jacter ici et là !

L'exposé oral a ses vertus : quelqu'un s'y *expose*, justement, il prend le risque de dire où il en est de sa réflexion. Mais la prestation orale a aussi ses limites surtout, comme c'est souvent le cas avec la corporation psychanalytique, quand elle se destine exclusivement aux membres du sérail, à un public ciblé. On reste entre soi, on se réfère à un code partagé par le groupe. Un texte écrit, sous réserve

qu'il ne soit pas par principe destiné aux seuls initiés, a l'avantage de s'adresser à un lecteur non identifié, ignoré.

M. O. — Tu me parais introduire une sorte de hiérarchie : l'écrit aurait un statut qualitatif supérieur.

J.-B. P. — Oui, encore qu'il ne m'échappe pas que l'écrit puisse, par l'élaboration qu'il suppose, être bien éloigné du vif de l'analyse. On peut produire un texte bien agencé, argumenté, maîtrisé de part en part, éventuellement brillant, mais où ce qui brille, c'est l'absence de l'analyse. Alors que je connais des collègues qui sont incapables d'écrire une ligne, mais qui savent fort bien rendre compte de leur pratique. Pourtant quelque chose me gêne dans cette incapacité d'écrire, dans cette inhibition.

M. O. — Pourquoi ? Parce que seule une transmission écrite serait garante de la durée ?

J.-B. P. — Pas seulement pour ce motif. Bien sûr, si Freud n'avait pas été un infatigable scripteur, de livres, d'articles, de lettres – il n'arrêterait pas d'écrire –, la psychanalyse serait morte avec lui. Mais, au-delà, j'entrevois une analogie entre le travail ou le jeu de l'écriture et celui qui anime l'analyse. Je pense ici au mot « traces ». On le rencontre dans la conception freudienne de la mémoire, notamment dans la description du « bloc-notes magique », du *Wunderblock*. Les traces mnésiques, souvent minuscules, traces sensibles et signifiantes, c'est autre chose que les souvenirs toujours plus ou moins reconstruits. Eh bien, il me semble que le *tracé* de l'écriture a à voir avec ces traces. Il y a dans ce qui nous pousse à écrire, sans bien prévoir où le chemin qui s'ouvre, et parfois se referme, nous mènera, un lien étroit avec le mouvement et, parfois, l'immobilité de l'analyse. Plus précisément et plus imprudemment je dirai que l'écrit a des chances d'être la moins mauvaise métaphore de l'analyse.

M. O. — Mais, dans la production écrite, il n'y a pas de retour. Personne « dans la page », dans l'assistance imaginaire pour vous dire : pas d'accord.

J.-B. P. — Qu'importe l'accord ou le désaccord ! Une parole ou un écrit qui veulent rester proches de l'analyse ne se soucient pas d'emporter l'adhésion. Ou ce que je dis et écris reste lettre morte pour

mon auditeur ou mon lecteur, et alors tant pis pour moi ou pour eux. Ou bien quelque chose leur fait penser : « Tiens, ça, je ne me l'étais pas formulé, mais c'est exactement ça. » Et je peux me dire : « Ce que j'ai avancé n'était pas pure élucubration de ma part. » Les choses se passent parfois bizarrement. Il y a une vingtaine d'années, j'avais donné une conférence sur la réaction thérapeutique négative. Un bide. Et aujourd'hui c'est, parmi mes écrits, celui auquel il est fait le plus souvent référence. Alors, succès ou insuccès, accord ou désaccord, ça n'est pas bien important. Ce qui importe, c'est d'être dans ce que l'on dit. Ne pas tricher.

M. O. — La psychanalyse se veut agnostique. Est-ce que cela implique que, pour toi, il n'existerait aucun lien entre psychanalyse et religion ? Tu as dit, en évoquant l'incarnation : « Je dois être plus chrétien que je ne le crois. » N'était-ce pas une boutade ?

J.-B. P. — Ce n'était pas une boutade, mais ce n'était pas non plus une profession de foi.

D'abord, tu l'as toi-même souligné à plusieurs reprises dans tes écrits, nous vivons dans une culture façonnée par la religion, qu'elle soit juive ou chrétienne. Quand tant de psychanalystes insistent sur la Loi, la Lettre, le grand Autre, ils s'inscrivent dans la tradition judaïque, ou du moins dans la lecture chétienne de cette tradition. Alors quand, pour ma part, je prône la nécessité que le verbe se fasse chair ou reprends à mon compte l'idée d'incarnation, fais-je allégeance au christianisme ? La notion de sacrifice, qui est pourtant au cœur de la religion chrétienne, m'est étrangère et je suis réticent envers la notion, pourtant freudienne, de sublimation, à cause de son relent religieux. Si j'ai pu consacrer un livre au malheur des enfants non baptisés condamnés à un éternel séjour dans les limbes, cela ne signifie pas que je croie au sacrement du baptême...

J'ai l'air de me défendre, je me demande pourquoi ! Cela dit, la critique que fait Freud de l'illusion religieuse m'a toujours paru bien réductrice : croyance en l'immortalité de l'âme comme déni de la mort, projection en un dieu tout-puissant de l'*imago* paternelle, etc. Admettons, mais ça ne va pas bien loin. Plutôt que *L'Avenir d'une illusion*, mieux vaut lire *Totem et tabou* et *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*. Il y a quand même dans la critique freudienne une idée intéressante, celle qui met en rapport les rituels obsessionnels et les rituels religieux. Sous cet aspect une religion peut bien être qualifiée de névrose obsessionnelle collective à condition d'ajouter la proposition inverse : notre névrose est notre religion privée.

M. O. — Penses-tu qu'il soit légitime de parler d'une église psychanalytique ?

J.-B. P. — Dans une certaine mesure, oui, sans aucun doute. Une église aujourd'hui déchirée, morcelée, mais une église avec son père fondateur, ses institutions, sa hiérarchie interne, ses chapelles. Le vocabulaire religieux reste très présent : on parle d'analyse orthodoxe, d'hérésies, pour un peu de rénégats. Freud lui-même s'est longtemps comporté comme le chef de son église, se félicitant de son expansion à travers le monde, heureux quand une nouvelle revue, ici et là, permettait de faire connaître « la cause » psychanalytique. Il n'hésitait pas à désavouer ceux qui, comme Adler, Jung, Reich, osaient se réclamer de la psychanalyse, donc de son nom, alors qu'ils avaient cessé d'être freudiens.

Pourtant je ne pousserai pas trop loin le rapprochement. Pour deux raisons : la psychanalyse n'est pas un dogme et elle ne se fonde pas sur une croyance. Pas un dogme, mais un mouvement ; très tôt Freud a écrit une histoire du *mouvement* psychanalytique, il n'a jamais composé de catéchisme. Pas une croyance – on ne croit pas ou non à l'inconscient comme on croit ou non à l'astrologie – et moins encore un système de croyance. Au fond, ce que Freud récuse, c'est peut être moins la religion que le système de croyance.

M. O. — Un prêtre ne pourrait-il pas, selon toi, être psychanalyste ?

J.-B. P. — De nombreux prêtres ont été sur un divan, j'imagine, pour s'interroger sur leur vocation, en mettre à nu les motifs ou, tout simplement, parce qu'ils étaient en malaise avec leur prêtrise. Très bien. Et il se peut qu'après, s'étant défroqués, ils soient devenus d'excellents psychanalystes, j'en connais. Mais être à la fois prêtre et psychanalyste, je ne crois pas cela possible. J'en dirais autant en ce qui concerne toute forme de militantisme.

Celui qui s'en remet à une église, à un parti qui détiendrait toutes les réponses aux énigmes du monde, celui qui trouve son identité la plus assurée dans l'adhésion aux dogmes de cette église ou de ce parti ou encore, j'y reviens, celui qui se soumet à la parole proférée par le Maître, qu'il soit maître du savoir ou du non-savoir, tous ceux-là, qui d'ailleurs se ressemblent, ne sauraient être à mes yeux psychanalystes, c'est-à-dire des « hommes sans qualités » à l'identité toujours en question, y compris celle que leur confère le titre d'analyste.

Paradoxe : pour être analyste, il ne faudrait jamais se prévaloir de l'être !

M. O. — Alors, une dernière question que tu trouveras peut-être également paradoxale : tu aurais vingt-cinq ans, tu rêverais de devenir analyste comme pas mal de jeunes gens d'aujourd'hui, qu'aimerais-tu t'entendre dire ?

J.-B. P. — D'un côté, il est vrai que de nombreux adolescents, surtout des étudiants en psychologie, disent vouloir devenir psychanalystes, mais je vois dans ce souhait, dans cette attente, le signe de leurs difficultés intérieures ; dans leur désir d'aider et de comprendre les autres, c'est avant tout de leur propre inquiétude, de leur propre angoisse qu'ils cherchent à se délivrer. Mais, d'un autre côté, notamment chez les jeunes psychiatres, la demande s'est considérablement réduite par rapport aux années cinquante-soixante du siècle qui vient de s'achever. A l'époque, presque tous les internes en psychiatrie allaient sur un divan. Aujourd'hui, non : ce sont les sciences cognitives, les thérapies comportementales qui ont le vent en poupe. Jusqu'à ce que le vent tourne.

M. O. — Je pose ma question autrement : tu aurais vingt-cinq ans aujourd'hui, quelle voie choisirais-tu ?

J.-B. P. — La même, je crois, que celle que j'ai, je ne dirais pas « choisie », mais qui s'est comme naturellement ouverte devant moi. La psychanalyse, où je suis venu après avoir fait de la philosophie, ne m'a pas déçu. Tu sais, le ressort de ce qui vous fait avancer, c'est la curiosité, le désir de s'approcher de l'inconnu. Que cette curiosité vous pousse vers la biologie moléculaire, l'ethnologie, l'astronomie ou la psychanalyse, qu'importe après tout ! Le choix, c'est une affaire de hasard – les rencontres au bon moment – et de nécessité intérieure.

Ce texte présente une version remaniée et largement augmentée d'une « conversation » parue dans Le Magazine littéraire, n° 389, juillet-août 2000.

